

Tania Laniel, journaliste culturelle

Christine Aymon, de l'ombre à la lumière... presque par effraction

Christine Aymon, artiste plasticienne nous guide dans le tunnel qu'elle a elle-même façonné et traversé. Un chemin aussi tortueux que les branches d'arbres collectées en forêt, aussi mystique que la bande son du film et aussi riche que sa manière de créer du réel.

Dans la nuit, quatre notes répondent aux sons des animaux. Une maison dans laquelle nous pénétrons **presque par effraction**, faisant malgré tout grincer la porte d'entrée. Nous nous retrouvons nez à nez avec une statue de berger. L'homme de bois veille sur le troupeau que nous découvrons petit à petit au hasard des mouvements d'une lampe torche. Comme les éclairages d'une scène de théâtre, nous cherchons du regard les sculptures humaines, animales et végétales.

Pénétrer par effraction un espace sacré

La caméra s'aventure toujours plus loin dans cette habitation, gravissant les escaliers. Des bruissements et elle repart à l'affût. Sans aucun obstacle sur notre chemin, nous découvrons Christine Aymon travaillant éclairée par la pâle lueur d'une lampe de bureau. Le film permet donc de pénétrer l'intimité de l'artiste ; il nous **ouvre des portes** pour entrer sans permission !

Depuis la nature environnante, nous observons la plasticienne avant d'approcher ses mains pour la voir transformer la matière. La caméra épaulée tremble en s'immisçant dans son lieu de vie. Au sol une tête de cerf. Sur le piano une femme accroupie. Des sculptures végétales poussent entre les murs et les meubles. Un souffle mystique vient rythmer l'espace de ses percussions. Dans des caissons de bois, un peuple soigneusement emballé prêt à être exposé. Momies égyptiennes sorties de leur tombeau. Nous serions-nous aventurés trop loin sur une **terre sacrée** ?

Aux frontières de l'intime

Car cette maison est peuplée de sculptures. Filmées en gros plans, elles semblent plus à leur aise dans ce lieu de naissance que dans l'espace d'exposition final. La demeure de la plasticienne est percée de fenêtres vers lesquelles tous les personnages regardent. **Gardiens tournés vers la lumière**, si paisibles, que l'habitant déposant ses courses sur la table à manger paraît faire intrusion.

La caméra, tapie dans le fond de la pièce les observe de dos. Comme si l'être humain devait se cacher pour laisser place aux statues. La mise en scène conceptualise l'idée, si chère à Christine Aymon, d'être habitée par la création en **brouillant les frontières** entre art et vie, musée et domicile.



De la mort à la vie

Cette ouverture à l'autre est le fruit de longues années de travail. « *Née vieille* », Christine Aymon a connu une véritable catharsis avant de proposer des œuvres universelles. Au son d'un chant mystique, des masques mortuaires à la chair brûlée au chalumeau, tombent en lambeaux. Alors que sur fond noir, les défunts se succèdent, la plasticienne évoque l'épouvante des visiteurs. Partant du constat de la mort elle décide de trouver un **chemin vers l'amour**.

Comme la sève d'un arbre, son énergie vitale remonte d'une part obscure. Cheminer vers la lumière consiste donc à entrer en conscience. La forêt lui offre cette expérience. Elle devient l'intruse. « *Un animal de la planète terre* » face aux têtes d'animaux dorées qui règnent dans l'obscurité. S'enfonçant dans cette forêt de plus en plus obscure elle y touche la « caverne », source profonde des racines qui vont lui permettre de croître vers la lumière.

Sortir de la caverne

La musique de Beatrice Berrut accompagne cette transformation. Les mélodies mystiques laissent place, dans cette forêt, à une mélodie emplie de nostalgie et d'espoir. « *J'étais cet arbre solitaire, espérant le retour des oiseaux. Mais je ne peux plus supporter l'idée d'attendre* ». Tout comme l'homme prisonnier des ombres de la caverne de Platon, Christine Aymon doit se confronter à la matière pour **expérimenter singulièrement le monde**.

Animée par le besoin d'agir, elle crée pour entrer dans la vie, pour s'inscrire dans le réel à sa manière. Ses œuvres, même si elles traitent de sujets douloureux, témoignent d'une envie d'aller vers la lumière. Dans la poussière volatile de la sciure de bois, elle évoque la lourdeur de ses sculptures. Une **pesanteur** qui cloue au sol au sens propre et figuré.

Donner à voir sa réalité

Pour se nettoyer de la noirceur du monde, Christine Aymon pénètre la matière. Ainsi les fleurs séchées qu'elle dessine, sont posées à même le papier. Modèle et dessin se confondent, s'entrecroisent. Elle va-même jusqu'à intégrer les visiteurs à ses toiles, en les invitant à marcher et à colorier ses dessins. Un si grand tableau nécessiterait du recul pour être perçu dans son ensemble. Mais en avançant dessus, le visiteur découvre de petits personnages pris dans des rythmes, des vagues, la montée des eaux. Une mise en scène dans laquelle le spectateur se retrouve **immergé**.

La caméra joue sur cette idée en focalisant d'abord sur ses mains avant d'arriver à des plans d'ensemble où le corps tout entier crée. Son usage de la vidéo a une visée similaire : elle entrecroise des mondes pour donner une lecture plus large de ses œuvres. À ses sculptures d'envol d'oies sauvages, elle superpose les images d'un peuple en exode. Une réalité s'en échappe. Comme une invitation à pousser la réflexion **au-delà de la contemplation**.

Du cauchemar au rêve éveillé

Sortir de la torpeur pour se diriger vers un **éveil spirituel**. La vidéo lui permet de plonger le spectateur dans un rêve éveillé. Un parcours d'écrans jonche le sol dans une semi-obscurité, non sans rappeler la première scène où la caméra épaula tâonnait dans le noir. Du cauchemar initial où l'on se cogne à la réalité, Christine Aymon nous donne accès à sa vision de la beauté du monde.

Un monde fait de mères protectrices, de créatrices qui laissent leurs œuvres sortir de leurs tripes pour prendre sens dans l'adversité. Étalant une couche de vernis, elle évoque **l'amour** donné à travers ce geste, comme une caresse. Ce visage de bois clair est bien loin des images angoissantes de masques mortuaires. Elle lui crochète une coiffe féerique digne de la couronne de la reine du *Songe d'une Nuit d'été*.



Accepter la mort

Lors de l'exposition de Courfaivre, « L'Effaceur » ratisse les traces des visiteurs laissées dans le sable de l'apocalypse. Est-ce la mort qui efface tout sur son passage ou au contraire la vie qui offre la possibilité d'**évoluer**, de changer ? Christine Aymon invite les spectateurs à traverser un tunnel, tout comme celui dont elle est symboliquement sortie.

Dans une large pièce, ancienne halle industrielle, ses sculptures entrent en communication avec son arbre de vie. Dans une salle adjacente, posé sur un tronc aride, « L'Effaceur de traces », vêtu de blanc au visage blafard, marqué d'un croissant de lune noire, semble pourtant apaisé. Du déluge à la sécheresse, il dégage une certaine **sérénité** « à l'idée qu'un jour il ne reste rien ». Enfin le sourire de la plasticienne s'efface, énigmatique, au son d'un piano.

